



Le Drone DE L'ANTIPRESSE

N° 50 | 23.12.2018

Anno Domini 2018

**Jean-Jacques Pauvert,
éditeur dégagé (2)**

**Gilets jaunes
et immigration**

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

Chers lecteurs,

Vous serez sans doute surpris par la manière dont j'ai résumé la divine année 2018. Il ne s'agit pas seulement d'un récit du cycle *Nouvel Age*. Ce dédoublement littéraire est le signe d'une réelle perplexité devant la réalité où nous vivons et la manière dont nous nous la racontons. C'est aussi l'annonce spontanée de la recherche que nous sommes en train de mener sur l'Antipresse de 2019.

La trêve des fêtes est l'occasion de ce *remue-méninges* — d'où des éditions quelque peu altérées.

Il y aura de nouveaux domaines à explorer, de nouvelles manières et de nouveaux angles de vue. Nous espérons que vous ne serez pas déçus.

Je vous souhaite de belles fêtes sereines et revigorantes. Et je profite de ces vœux pour vous remercier de votre fidélité jamais prise en défaut. Mais aussi de votre patience dans cette période de transition inaugurée en novembre avec notre nouveau site. Ces tracasseries accompagnent inévitablement la mise en place de tout projet d'envergure sur l'internet.

Joyeux Noël, bonne semaine et bonne lecture !

SLOBODAN DESPOT

OFFRE SPÉCIALE : LA CARTE DE VŒUX ANTIPRESSE

Cette offre n'est valable que pour les abonnés : nous vous proposons une série de cartes de vœux virtuelles qui servent en même temps de **bons-cadeaux pour un abonnement d'une année** d'une valeur de



50 €. Pour vous, elles sont à **40 €/CHF** jusqu'au 31 janvier. Chaque abonné peut en commander deux au maximum pour offrir à des proches, voire pour renouveler son propre abonnement si ce n'est déjà fait.

Avec un tel cadeau, vous serez assurés que quelqu'un pensera à vous chaque dimanche de l'an 2019 !

Pour les non-abonnés, cette carte est disponible au prix ordinaire de l'abonnement, soit 50 €/CHF.

CANNIBALE LECTEUR

Notre Cannibale Pascal Vandenberghe vous annonce pour le prochain numéro une redécouverte bienvenue de l'œuvre et de la personnalité de Curzio Malaparte. Nous annonçons aussi la parution prochaine, aux éditions Favre, de l'anthologie de ses chroniques du *Cannibale lecteur*. Informations suivent !

TURBULENCES

Comme vous allez le découvrir, les *Turbulences* de l'Antipresse reprennent leur format initial à mesure qu'elles commencent à s'installer sur leur nouveau blog. N'hésitez pas à les parcourir et à les diffuser autour de vous (elles sont toujours en accès libre) !

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET/DRONE ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Anno Domini 2018

QUAND ON L'AUSCULTE DEPUIS LES SALONS D'UN BEL HÔTEL ANCIEN DES BORDS DU LAC LÉMAN, LE BRUIT DU TEMPS PREND SOUDAIN DES TONALITÉS FEUTRÉES. MAIS C'EST ALORS, PEUT-ÊTRE, QU'IL NOUS DONNE À ENTENDRE SA MÉLODIE LA PLUS FINE.

Un conte du Nouvel Age

Pendant que son thé refroidissait dans sa théière, de Bold séchait sur son *laptop*. Il lui semblait revivre en plein jour un de ces rêves récurrents qui finissaient par lui pourrir le sommeil. Il retournait dans la salle de classe de son adolescence, on lui donnait des feuilles lignées et l'on inscrivait les sujets au tableau. « Vous avez quarante-cinq minutes. » Et il passait ces trois quarts d'heure à fixer bêtement le papier vierge... Lui qui, dans la réalité, rendait toujours ses compositions à la mi-temps, sans même les relire, sans se soucier du résultat : il serait de toute façon excellent.

Cette aisance pour laquelle on le haïssait, où était-elle maintenant ? Pourquoi les mots ne lui venaient-ils qu'au goutte-à-goutte ? Comme si chaque idée devait être décodée des heures durant comme un *bitcoin*...

Pour une fois, un magazine grand public lui avait commandé une tribune si facile : sa synthèse personnelle de l'an 2018 en quelques tendances et quelques événements clefs. Lui qui passait son temps, dans sa revue confidentielle, à décortiquer les « choses au-delà des choses »,

restait cette fois tétanisé à l'idée de *vulgariser* quoi que ce soit. Il lui semblait, à se retourner sur cette année frénétique, que les choses échappaient à tout jugement, que la réalité était devenue si excentrique, si granulaire, qu'on ne pouvait plus la résumer. Toute tentative de synthèse ne serait qu'un prétexte à des contestations et des débats infinis.

Il leva la tête, toucha sa théière. Il avait voulu s'attaquer aux événements du Moyen Orient, puis à la crise de l'Union européenne — et il s'était surpris à fixer le lac au-delà des vitres. Pour se dégourdir les mains, il avait fini par cracher quelques lignes d'écriture automatique sur la seule idée qui occupait réellement son esprit.

« Si l'écrivain est une plante, l'oisiveté est sa chlorophylle. Absorber les mille stimuli de la vie, les transformer en impressions et les impressions en intuitions, puis donner à ses intuitions l'exosquelette d'une pensée est un processus plus proche de la biochimie que du raisonnement. Il requiert son temps propre, quelquefois des conditions particulières, il s'exprime en suintements ou en fulgurances. Il confine à la médiumnité comme tout art qui touche au bout de sa raison

d'être. C'est pourquoi il ne risque pas d'être répliqué de sitôt par l'intelligence artificielle. Le danger qui le guette est à l'opposé : lorsque l'intelligence artificielle aura singé puis infecté toutes les autres aires de la pensée humaine, il ne restera peut-être plus personne pour prendre la littérature au sérieux, c'est-à-dire comprendre sa fonction *vitale* pour la conscience humaine, aussi vitale que le gai zézaïement des abeilles pour la survie de l'écosystème. (Et le succès massif d'une production romanesque préformatée pour donner des scénarios de films exploitables donne des raisons de le craindre.)»

Ce n'était certainement pas ce qu'attendaient les lecteurs de *Planétoïde*, le magazine survolté et surbranché qui démentait à lui tout seul la crise de la presse écrite. Mais c'était la seule chose que son cerveau et ses doigts avaient envie d'exprimer en cette sombre veille de solstice.

Cherchant une retraite bien cachée pour rédiger son article, il était revenu hanter un lieu qui avait jadis été son quartier général : le bel hôtel des *Trois Couronnes* de Vevey. Il y était attaché pour son calme, son intimité, la beauté de sa vue. Pour son sillage littéraire surtout : c'est en ce lieu même que Henry James avait situé le point de départ de *Daisy Miller*, son premier grand succès. En un siècle, le lieu ne semblait pas avoir beaucoup changé, sinon que les riches touristes américains n'y affluaient plus en tribus.

Dans une vie antérieure, il aimait particulièrement y traîner durant la

période des fêtes. On s'y affalait sur des canapés de velours devant les cheminées et l'on contemplait, tout autour, le scintillement de bon goût des décorations de Noël pendant qu'un pianiste désabusé égrenait sur le mode patraque les succès du moment. L'éminent Pacheco, nœud pap et lunettes rondes, menait son bar comme un capitaine et réussissait la prouesse de vous servir avec une attention minutieuse tout en scrutant sans cesse, tête haute, la salle autour de lui, tel un avant-centre surentraîné dont les pieds travaillent tout seuls et qui réserve toute sa faculté de vision à l'analyse du champ de bataille.

« L'oisiveté est l'un des derniers luxes qui nous restent, et pour ma part c'est un luxe... vital », nota de Bold en conclusion de son paragraphe. L'évidence le saisit au moment même où il tapait ces mots : bien entendu ! Il n'avait pas suffisamment glandé ces dernières semaines pour pouvoir produire quoi que ce soit de sensé. Comment l'abeille ferait-elle son miel si elle n'allait pas folâtrer dans les champs ?

Il se réjouit, au moins, d'avoir retrouvé cette vertu mystérieuse de l'écriture qui lui permettait de penser avec ses doigts. Personne ne le croyait lorsqu'il affirmait qu'il ne réfléchissait jamais, qu'il était tout surpris de voir ses propres idées s'afficher à l'écran au fil du tapuscrit. Elles montaient on ne savait d'où, attirées par le cliquetis du clavier, et se cristallisaient en apesanteur comme des flocons de neige.



PHOTOBIOGRAPHIE © SLOBODAN DESPOT

Peut-être suffirait-il encore une fois d'écrire, sans y penser. Il s'étira, se retourna autour de lui pour réclamer de l'eau chaude. Du temps de Pacheco, il n'aurait même pas eu besoin de le faire. Pacheco le connaissait comme sa poche. Thé vert s'il venait matin, thé fumé l'après-midi avec deux recharges d'eau bouillante, et Southern Comfort le soir après 18 heures. Parfois même, avec ses observations détachées et discrètement humoristiques, il lui inspirait des sujets d'articles. Mais Pacheco n'était plus là. Il avait changé d'enseigne depuis que son vieil hôtel avait été vendu à un *groupe*. Les traditions qui faisaient jadis le charme du lieu étaient désormais des *valeurs ajoutées*. Elles étaient devenues fades comme des jeunes femmes trop conscientes de leur beauté, d'ailleurs elles n'existaient plus que sur leur site. Le pianiste avait fait place à un *streaming* sirupeux de *christmas evergreens* améri-

cains évoquant le confort vulgaire et enfumé des années cinquante. Et le barman *pantocrator* avait fait place à une volière tournante de stagiaires venus des *hotel schools*, infiniment polis et infiniment empotés.

Il avisa le jeune Jérémie qui l'avait servi et lui réclama de l'eau. « Un autre *lapsang*, Monsieur ? » (Il avait bien appris sa leçon !) Non, jeune homme. Juste de l'eau bouillante. Jérémie l'avait sans doute classé comme radin, alors qu'il aimait simplement diluer ce goût de brûlé. Il s'empressa néanmoins de le servir, apportant même une deuxième assiette de petits fours. Il faisait de son mieux, pourtant il avait laissé échapper un plateau tout à l'heure et oublié d'apporter leur commande à des clients qui étaient repartis furieux. Peut-être voulait-il trop bien faire, avec sa bouche entrouverte et ses yeux écarquillés ? Tous ces étudiants lui faisaient une impression de petites bêtes traquées.

Il se remit à écrire, mais ce fut la conversation de la table d'à côté, cette fois, qui le déranger. Il n'avait pas prêté attention à ces trois personnes bien mises jusqu'à ce que l'une d'entre elles, une jeune femme en jupe de cuir, prenne un appel et se détourne légèrement sur son fauteuil. Elle ne parlait pas beaucoup plus fort qu'avant, et pourtant elle était devenue insupportable. Il était question de détails pratiques liés à l'organisation d'un événement, rien de particulièrement urgent, lui semblait-il. Mais cet appel avait soudain rompu leur cercle, éteint leur conversation et dépressurisé ce lobby calfeutré, comme si l'on avait cassé un hublot dans un avion. La brune dynamique s'était investie dans ses explications comme si plus rien n'existait, ni ce lieu, ni ses amis, ni ce scribe à laptop retranché dans son coin. Elle gesticulait en parlant et finit même par se lever et faire les cent pas.

De Bold sourit en imaginant l'héroïne de Henry James marcher entre ces mêmes tapisseries. Daisy Miller était-elle totalement candide ou subtilement rouée ? Le pauvre Winterbourne, son jeune soupissant, se déchirait à essayer de la comprendre. Elle savait se conserver un jardin secret, inaccessible, malgré son peu de culture. Et pourtant elle faisait partie, déjà, de cette caste frivole, dissipée, itinérante, qui avait le monde à ses pieds.

Dans les romans de l'époque, des destinées se jouaient à des signes infimes, à des climats... On épiait tout. On s'analysait. On se livrait à des journaux intimes ou à des confi-

denes choisies, en de longues lettres. L'humanité réelle qu'ils décrivent ne pouvait en être si éloignée. Il s'imagina, l'espace d'une seconde, interrompre le va-et-vient de la jupe en cuir et lui proposer un thé pour évoquer Daisy Miller. Il voyait déjà le regard hébété... ou pas ? Peut-être cette jeune femme, dans une vie parallèle, avait-elle eu des lectures ? Une bonne éducation ? Le problème, c'était qu'elle n'était pas là. Qu'il faudrait, pour pouvoir lui parler des livres ou de son âme, la faire redescendre d'on ne sait quel nuage, hérissée comme un chaton qu'on récupère au sommet d'un arbre.

De Bold abaissa les yeux sur son écran. Pendant qu'il la contemplait, ses mains avaient recommencé à courir sur le clavier. Il les laissa faire, curieux.

« Nous avons vécu en 2018 des événements colossaux. La rivalité des puissances en Syrie, les provocations et les manipulations médiatiques nous ont amenés au bord de la guerre nucléaire. Les changements climatiques se sont emballés. Les technologies du transhumanisme ont dévoilé leurs premières applications concrètes, la Chine a mis en place son redoutable écosystème virtuel qui autorisera bientôt un contrôle absolu des populations. L'expansion des cryptomonnaies adossées à la *blockchain* nous donne un aperçu de ce que seront sans doute les systèmes fiduciaires déshumanisés et décentralisés de demain. La France, avec les essais de Christophe Guilluy ou le roman de Patrice Jean, *L'Homme surnuméraire*, est entrée dans une nouvelle ère de la lucidité et du dégrise-

ment — tout en sortant, peut-être, enfin de ses ringardes confrontations idéologiques. En même temps, la technosociété contemple impuissante la propagation d'une idéologie islamique régressive à l'intérieur même de ses murs, elle y prête même parfois la main. La Grande-Bretagne ne sait trop que faire de son Brexit, mais en face de son île, le continent ouest-européen s'enfoncé dans l'a-gouvernance. L'oblomovisme est devenu la religion pratique des classes administratives. Les choses sont devenues trop compliquées. Les causes réelles des phénomènes sociaux, politiques, économiques sont masquées par un travail de communication/RP si intense, si perfectionné, que ses commanditaires mêmes s'y perdent et finissent par croire à leurs propres illusions.

On pourrait consacrer des livres à chacun de ces sujets, analyser et décortiquer, mais l'on manquerait le thème principal, et c'est pourquoi mon panorama 2018 s'en tiendra à ces quelques lignes. Le thème principal n'est nulle part dans le tableau. Il est de ce côté-ci du spectacle : non sur la scène mais dans la salle. Il est dans ma tête comme dans la vôtre, il surplombe et frappe d'insignifiance les missiles de croisière et les massacres terroristes, les mers qui s'assèchent et les utérus artificiels, la révolte des classes moyennes détrossées et la disparition du cash. Ce thème principal est le fil rouge de notre opéra contemporain, si présent et si entêtant qu'on ne le remarque même plus. Il tient en une phrase : *nous ne sommes plus là !*. Si le navire-monde part à la dérive, ce n'est pas (encore) parce qu'il est cassé. C'est parce qu'il n'y a personne

à la barre. Plus les échéances se rapprochent, et plus nous faisons mine de croire — moi y compris — qu'elles concernent quelqu'un d'autre. Une version *beta* de l'humanité que nous observerions d'en haut se débattre dans sa cage de verre. Or, cette population-test, c'est nous. Et si l'an 2018, centenaire de la fin de la Grande boucherie, nous a adressé un message, c'est bien celui-là. Redescendons dans l'arène, ou nous allons disparaître sans même nous en apercevoir. Remarquez, le suicide par anesthésie a ses avantages... »

Stopanos de Bold s'arrêta, referma son *laptop* avec un claquement énergique, regarda sa montre : 18 heures 30. Il faisait nuit depuis un bon moment déjà. Pas question d'envoyer cette sombre digression à *Planétoïde*. Mieux vaudrait jeter l'éponge. A trois jours du bouclage, ils seraient furieux, mais ils se débrouilleraient. Il décida de ne rien décider, de retenter le coup le lendemain, chez lui. Puis de s'obliger à une semaine de *glande* totale.

Il jeta un regard circulaire, se hissa hors de son fauteuil. Où pouvait-il bien être encore, ce Jérémie ? Il se déplaça jusqu'au bar, caché par un pilier. Jérémie était en train de tirer laborieusement un cappuccino, la bouche entrouverte. « Vous pourriez m'apporter un Southern Comfort avec trois glaçons, je vous prie ? » lui demanda-t-il précautionneusement lorsqu'il eut fini. Le stagiaire le regarda d'un air désesparé. « La bouteille orange, là-haut à droite », lui indiqua-t-il du doigt et il retourna s'asseoir.

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Jean-Jacques Pauvert : une aventure littéraire (2)

À UNE ÉPOQUE OÙ NOMBRE D'ÉDITEURS ÉTAIENT « ENGAGÉS » POLITIQUEMENT, PAUVERT CHOISIT QUANT À LUI D'ÊTRE UN ÉDITEUR « DÉGAGÉ ». CETTE ABSENCE D'ENGAGEMENT POLITIQUE DE QUELQUE BORD QU'IL FÛT LUI FIT PUBLIER DES AUTEURS DE TOUTS HORIZONS, Y COMPRIS DES « INFRÉQUENTABLES ».

Son modèle était Auguste Poulet-Malassis (1825-1878), l'éditeur des *Fleurs du mal* de Charles Baudelaire. Publié en 1857, le recueil de Baudelaire fit condamner Poulet-Malassis pour « outrage à la morale publique ». Son goût pour les textes licencieux le mena à la faillite quelques années plus tard.

Si, comme son glorieux ancêtre, Pauvert fut lui aussi mené à la faillite, ce ne fut pas pour ses publications érotiques mais en raison de projets trop ambitieux, en particulier la réédition du *Dictionnaire de la langue française* d'Émile Littré, dont Pauvert entreprit la réédition en sept volumes en 1956. C'est non seulement par attachement au Littré, mais aussi en réaction à la création du dictionnaire Le Robert, dans le cadre d'une société abusivement appelée Société du nouveau Littré – ce qu'il jugeait profondément hérétique ! – qu'il se lança dans ce gigantesque projet.

Pauvert aime les beaux livres, de belle facture, la typographie et la mise en page soignées, sur des papiers beaux et élégants: il n'est pas de ces éditeurs pour qui seul le

contenu compte. Pour lui, le livre en tant qu'objet mérite le plus grand soin. Et il réalise lui-même une grande partie du travail graphique des livres qu'il publie. Sauf qu'avec le Littré, cela augmente considérablement le coût de fabrication, ce qui va commencer à creuser un gouffre financier. Gallimard et Hachette, qui sont encore associés(1), vont reprendre le projet et le faire aboutir, en excluant Pauvert. Si Hachette ne croyait pas au projet, il n'eut pas à regretter sa reprise : de moins de 10'000 en 1957, les souscriptions culminèrent à 32'272 en 1970.

C'est un protestant genevois qui vint à la rescousse de Pauvert : l'éditeur René Julliard, qui avait publié *Bonjour tristesse* de Françoise Sagan en 1954, était un drôle de personnage. Éditeur de best-sellers doué d'un grand flair, il vint à la rescousse de Pauvert, mais aussi de Claude Tchou, Pierre Horay, Maurice Nadeau, autres éditeurs emblématiques de l'après-guerre. Dès 1958, délivré du fardeau du Littré, son association avec Julliard va permettre à Pauvert de développer sa maison, et en particulier des « œuvres complètes », dont

il est un acharné : tout Sade, on l'a vu, mais aussi tout Hugo, tout Erckmann-Chatrion, la correspondance générale de Madame de Staël, et aussi les mémoires du duc de Saint-Simon, mais dont seul le premier volume verra le jour.

Il y eut aussi la revue *Bizarre*, héritée en 1955, après deux numéros, de son confrère et néanmoins grand rival Éric Losfeld(2). Influencée par le surréalisme et la 'pataphysique(3),

la revue *Bizarre* connut quarante-huit numéros et s'éteignit en 1968. Jacques Prévert, Boris Vian, Eugène Ionesco, Raymond Queneau, Max Ernst, Marcel Duchamp : tous furent membres du Collège de 'pataphysique. Humour féroce, jeux de langage, supercheres littéraires, canulars divers et variés, associés à une – forte

– dose d'anticléricisme et d'anti-militarisme, tel était l'état d'esprit de la revue *Bizarre*, qui révéla de nouveaux talents, notamment Topor et Siné. Siné, dont Pauvert publia en 1962 et 1963 les neuf numéros de *Siné-massacre* : neuf numéros et neuf procès ! La charge contre le pouvoir gaulliste, la religion, l'armée et le colonialisme était trop forte dans ces années d'avant Mai 68 pour

échapper à la poire d'angoisse du pouvoir judiciaire et politique !

Et puis il y eut la collaboration avec Jean-François Revel. Le philosophe, écrivain et journaliste, également conseiller littéraire et directeur de collection de René Julliard (décédé prématurément en 1962(4)) lui apporta en 1963 le concept de la collection « Libertés ». Si sa vie fut courte (trois ans, mais tout de même quarante-neuf ouvrages publiés),

cette collection dont le credo était « La littérature de combat de tous les temps et de toutes les tendances », a durablement marqué les mémoires. Toutes les tendances et tous les temps : de Lucien de Samosate à René Crevel, de Léon Trotsky à Arthur de Gobineau, de Jules Barbey d'Aurevilly à Friedrich Nietzsche, on peut

dire que la promesse a été tenue !

On l'a dit, Pauvert n'était d'aucun bord politique et se définissait comme un « athée politique ». Contrairement à plusieurs de ses confrères éditeurs indépendants, il ne signa d'ailleurs pas le « Manifeste des 121(5) ». S'il fréquenta et publia de nombreux auteurs ou dessinateurs proches de la gauche, voire de l'extrême-gauche, et anticolo-



nialistes, avec par exemple la réédition du *Portrait du colonisé* d'Albert Memmi, sa « tendance naturelle » le portait toutefois vers les « anarchistes de droite » : Georges Darien, Arthur de Gobineau, Paul Léautaud. Il ira jusqu'à publier en mars 1968 le livre d'Emmanuel Beau de Loménie, maréchaliste notoire sous l'Occupation, *Édouard Drumont ou l'Anticapitalisme national*, éloge de l'un des principaux fondateurs de l'antisémitisme français. Tout comme il rééditera *Les décombres* de Lucien Rebatet en 1976. Sulfureux aussi à ce titre, par conséquent !

1968 marquera le début de la débâcle. Après un concordat accordé par le Tribunal de commerce en 1970, la publication de *L'épervier de Maheux* de Jean Carrière, prix Goncourt 1972, ne sauve pas sa société de mise en liquidation. Il entre dans le giron de Hachette, où il devient directeur littéraire par l'entremise de Bernard de Fallois. Il en est licencié en 1979. Sa maison d'édition deviendra une cellule puis une filiale de Fayard en 1999, jusqu'en 2003, date à laquelle Fayard arrêtera le département Pauvert. De son côté il crée en 1979 la Compagnie Jean-Jacques Pauvert, qui coéditera ses livres avec d'autres éditeurs, où il publie aussi différents auteurs. Ce ne sont là que quelques-unes de ses péripéties éditoriales... Je n'ai même pas pu évoquer Régine Deforges, ni l'aventure de la maison d'édition La Jeune Parque. C'est dire ! Mais tout

est dans la biographie de Chantal Aubry, *Pauvert l'irréductible. Une contre-histoire de l'édition* (L'Échappée, 2018).

~~~~~  
NOTES

1. De 1932 à 1970, Gallimard fut distribué par Hachette. Ce dernier ayant commencé lui-même à constituer un groupe d'édition, Gallimard rompit en 1970 avec ce nouveau concurrent, fonda son propre outil de distribution (la Sodis) et créa en 1972 sa propre collection de poche (« Folio »), qui accueillit dès lors tous les ouvrages de son fonds et de ses filiales, publiés auparavant, depuis 1953, dans « Le Livre de poche » du groupe Hachette.
2. Si Pauvert publia de la littérature érotique, Éric Losfeld (1922-1979) n'hésita quant à lui pas à « basculer » dans la pornographie. Mais il fut aussi un grand éditeur, comptant à son catalogue Boris Vian et Eugène Ionesco, entre autres.
3. Imaginée par Alfred Jarry à la fin du XIXe siècle, la 'pataphysique connut ses vrais débuts avec la création, en 1948, du Collège de 'pataphysique, « Société de recherches savantes et inutiles » !
4. À sa mort, sa veuve et l'éditeur Christian Bourgois tenteront de prendre la relève. Mais la maison sera absorbée en 1965 par le groupe des Presses de la Cité. C'est alors que Christian Bourgois créera sa propre maison d'édition.
5. Publié le 6 septembre 1960 par la revue *Vérité-Liberté*, le « Manifeste des 121 », titré « Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie », constatant l'effondrement des empires coloniaux, soutenait la volonté du peuple algérien d'accéder à l'indépendance.

ENFUMAGES par Eric Werner

## Les gilets jaunes et l'immigration : un débat dans le débat

**D**ANS SON DISCOURS DU 10 DÉCEMBRE DERNIER CONSACRÉ AUX GILETS JAUNES, LE PRÉSIDENT MACRON A GLISSÉ UNE PETITE PHRASE SUR L'IMMIGRATION : « JE VEUX AUSSI QUE NOUS METTIONS D'ACCORD LA NATION ELLE-MÊME SUR CE QU'EST SON IDENTITÉ PROFONDE, ET QUE NOUS ABORDIONS LA QUESTION DE L'IMMIGRATION. IL NOUS FAUT L'AFFRONTER ». CETTE PHRASE S'EST PERDUE DANS LE RESTE DU DISCOURS, MAIS ELLE N'EN RETIENT PAS MOINS L'ATTENTION.

Les gilets jaunes eux-mêmes n'ont pour ainsi dire jamais abordé la question de l'immigration ces dernières semaines. Les journalistes qui ont couvert l'événement eux non plus. Mais elle n'en était pas moins présente en arrière-plan.

Distinguons ici différents niveaux de réalité. Le premier est celui des manifestations elles-mêmes. Chacun a pu le constater, il n'y avait que très peu d'immigrés parmi les manifestants. En soi déjà c'est significatif. La France en jaune n'est pas la France « black, blanc, beur », celle régulièrement encensée à chaque messe footballistique, mais une France plus traditionnelle, celle qu'on a pris l'habitude d'appeler « périphérique » (car vivant à la périphérie des grandes villes, très à la périphérie, même : dans les campagnes et les petites villes de l'arrière-pays). Le jaune se confond ici plus ou moins avec le blanc. C'est cette France-là, ces dernières semaines, qui est descendue dans la rue. L'autre, en revanche, non, on ne l'a que très peu vue et

entendue (c'est rare). Elle est pour l'essentiel restée à l'écart.

Pour autant elle n'est pas non plus restée inactive : inactive, non. Car, en-deçà (ou au-delà) de ces manifestations, il y a lieu parallèlement de s'intéresser à ce dont elles ont été le prétexte : vitrines brisées, pillages, etc. Dont elles ont été le prétexte, car si ces actes de violence ont parfois été le fait des manifestants eux-mêmes, ce ne fut pas le cas le plus fréquent. Pour l'essentiel, ils furent le fait de *non-manifestants* : entendons par là de personnes qui n'étaient pas là pour manifester, mais bien pour autre chose : ce qu'on vient de dire, justement. C'est en ce sens qu'on est légitimé à soutenir que « l'autre France » n'est pas restée inactive. Car beaucoup de ces non-manifestants en étaient issus. Ce qui ne signifie évidemment pas que « l'autre France » ne serait composée que de casseurs. Mais quand même les casseurs en étaient issus.

On peut essayer de remonter aux origines. La première fois que ces choses se donnèrent à voir, ce fut en

mars 2006, lors des manifestations lycéennes organisées pour protester contre le CPE (contrat de première embauche). Des jeunes venus de la banlieue parisienne s'étaient alors mêlés aux manifestants pour semer le trouble dans les cortèges, en fait les parasiter. Ils s'en prirent également aux manifestants pour les frapper et les détrousser. De telles scènes sont très bien décrites dans les reportages de l'époque. On pouvait ainsi lire dans *Le Monde* :

« Pendant près de deux heures, deux mille jeunes des banlieues parisiennes (...) s'amuse, au hasard, à passer à tabac des étudiants en les dépouillant de leur téléphone portable devant des rangées de CRS impassibles » (1).

Car, bien évidemment, la police laissait faire. C'est ce qui est dit ici. Elle aurait pu intervenir, mais n'était pas intervenue. De là à prétendre que les jeunes des banlieues, en la circonstance, auraient joué le rôle de force supplétive au service du pouvoir, il y a un pas un pas qu'on hésitera bien évidemment à franchir. Mais ces « rangées de CRS impassibles », comme le dit *Le Monde*, n'en sont pas moins, en elles-mêmes, très parlantes. Elles résument bien l'impasse en laquelle la France (mais elle n'est peut-être pas la seule) se trouvait et se trouve aujourd'hui encore enfermée. On pourrait aussi parler d'impuissance, mais à propos cette fois du peuple. Il semble vraiment aujourd'hui réduit à l'impuissance.

Revenons-en aux gilets jaunes. Chacun se rend bien compte qu'on

est dans une situation où les forces en présence ne sont pas *deux*, mais *trois*. Le face-à-face entre les gilets jaunes et le gouvernement n'est pas un simple face-à-face, car il s'y glisse une troisième force : les jeunes des banlieues, encore une fois. Impossible de ne pas en tenir compte. Ils pèsent d'un poids certain dans le rapport de force. On raisonne volontiers comme si les jeunes de banlieue représentaient une menace pour l'ordre social et le pouvoir. C'est évidemment le contraire qui est vrai. Quand des débordements se produisent en marge d'une manifestation, de tels débordements ont d'abord pour effet de tuer la manifestation. Ils font diversion.

A *contrario*, on a de bonnes raisons de penser que si ces manifestations s'étaient déroulées sans les débordements en question, elles auraient pu déboucher sur une vraie révolution (comparable, par exemple, à celle de 1830, ou encore de 1848). Sauf, justement, que tel n'a pas été le cas.

Objectivement parlant, les jeunes des banlieues font donc le jeu des autorités. Les populations doivent aujourd'hui se battre sur deux fronts. Ce n'est pas toujours très simple. Ni en 1830, ni en 1848, le peuple n'a eu à se battre sur deux fronts. L'étau se resserre donc. Exceptionnellement il arrive qu'une révolte se produise, c'est ce qu'on vient de voir. Les autorités ont eu un instant peut-être le sentiment que la situation leur échappait. Mais elles en ont aussi très vite repris le contrôle. Elles n'ont pas même pas eu besoin de lancer un

appel à l'aide. L'aide s'est présentée spontanément.

La déclaration du président Macron sur l'immigration est à resituer dans ce contexte. Le président Macron dit qu'il veut ouvrir un débat sur l'immigration. Lui-même n'y a évidemment aucun intérêt. Mais il cherche à brouiller les pistes. On en a eu confirmation quelques jours plus tard, lorsqu'il a envoyé un de ses ministres à Marrakech pour signer le pacte de l'ONU sur les migrations. Ce pacte, on le sait, a pour objet d'ériger l'immigration en droit opposable (2). Si vous avez envie de vous installer quelque part, rien ni personne ne saurait désormais vous en empêcher. A partir de là on se demande de quoi on pourrait encore débattre.

Le pouvoir aujourd'hui en France ne se maintient, nonobstant l'hostilité ouverte qu'il suscite (hostilité, on l'a vu ces dernières semaines, confinant parfois à la haine), que grâce au soutien que lui apportent (outre les CRS « impassibles ») les jeunes de banlieue. Il ne saurait donc s'en

passer (et n'y songe d'ailleurs pas). Macron ouvre un débat sur l'immigration, mais s'empresse aussitôt de le refermer. C'est tout à fait logique et normal.

C'est un premier niveau de réalité, mais il y en aurait d'autres. Quand, par exemple, on parle de France périphérique, on parle d'une France qui, en bien des cas, a été *repoussée* vers la périphérie. Repoussée en quel sens ? Et par qui ? C'est un autre niveau encore de la réalité. On pourrait aussi parler des *coûts* de l'immigration : troisième niveau. On connaît le chiffre allemand : 100 milliards par an. La France ne dépense certainement pas 100 milliards par an pour ses banlieues, mais beaucoup d'argent quand même. Cela aussi était présent en arrière-plan.

~~~~~  
NOTES

1. *Le Monde*, 25 mars 2006.
2. Eric Ciotti, « Le Pacte sur les migrations de l'ONU : vers un droit à l'immigration opposable », *Le Figaro*, 30 novembre 2018.

SUR CES MOTS par Arnaud Dotézac

Elites

Les attaques contre le populisme, ce clivage entre le peuple et les « élites », vont aller crescendo. Mais qui sont ces *élites*? En bon français, elle se composent de « ceux qui sont dignes de choix », du vieux français *eslite* (choisir) même racine que *élire*.

Et si l'élite revenait à sa vraie nature: être digne du choix populaire? Le populisme redeviendrait alors synonyme de démocratie...



TURBULENCES

SANTÉ | La circoncision, cause d'autisme?

Les Américains, on le sait, sont souvent circoncis à la naissance — même sans motif religieux —, pour des raisons d'hygiène. Or Darcia Narvaez dans *Psychology Today* nous apprend que cet acte peut avoir des conséquences préoccupantes, et non seulement du point de vue largement traité des traumatismes précoces.

«Pourquoi se soucier de la circoncision infantile si elle est si répandue? A mesure que les recherches médicales deviennent plus fiables et que les données longitudinales sont collectées et analysées, de plus en plus d'études illustrent les dégâts de la circoncision. Par exemple, une étude longitudinale récente au Danemark a étudié le lien entre circoncision et autisme. Plus de 300'000 garçons ont été suivis sur 8 ans. On a observé un risque accru d'autisme infantile précoce à raison de 106%, associé au traumatisme néonatal (Frisch & Simonsen, 2015). Ceci est un début. D'autres troubles, tels que le THDA et la schizophrénies sont des comorbidités (troubles concomitants) du spectre de l'autisme, si bien que le risque que ces derniers apparaissent comme conséquences de la circoncision infantiles doit également être étudié.»

KOSOVO | L'armée de Taçi, ou la créature qui échappe à ses maîtres

Editorial surprenant de franchise de Vincent Hervouet sur Europe 1 au sujet de l'annonce de la création d'une armée du «Kosovo». Il y avait longtemps qu'on n'avait plus entendu des mots d'une telle netteté et d'une telle audace sur un média de grand public français. L'envolée est digne de Victor Hugo:

«Il y a des fantômes qui viennent hanter les assassins et le Kosovo est la mauvaise conscience de l'Occident. On a fait la guerre pour le Kosovo et c'est

notre échec éclatant. Le pays le plus corrompu d'Europe, le plus mafieux, celui qui a fourni le plus de djihadistes à Daech et Al Qaida. Le plus gâté aussi: 5 milliards d'euros y ont été déversés.»

Comme le dit le chroniqueur, «c'est mal vu d'en parler». C'est pourquoi il ne se prive pas d'enfoncer le clou dans ces deux minutes d'anthologie.

SEXE | Tiède jeunesse!

Jean-Paul Brighelli dans son blog Bonnet d'âne se fait l'écho d'un dossier fort préoccupant paru dans *The Atlantic Magazine*, où l'on se demande pourquoi les jeunes gens «baisent» si peu.

«Le temps présent est une ère d'abstinence», résume Brighelli, chiffres à l'appui. Par exemple, le fait qu'en 20 ans, le pourcentage de lycéens qui font réellement l'amour est passé de 54 à 40 %. Ou que 60% de jeunes adultes «vivent seuls avec leur portable». Et l'on ose à peine mentionner les statistiques du Japon: 43% d'encre vierges dans la tranche 18-34 ans en 2015, une augmentation de 10% en 10 ans.

Saturation de porno, nouvelles peurs, baisse du pouvoir d'achat: toutes les causes possibles sont passées en revue, mais la plus intéressante est peut-être aussi la plus tragique: cette baisse générale de la libido qui signale les fins de civilisations, comme l'illustre l'exemple des Romains. Mais qui se souvient encore de Rome?

«Plus profondément encore, notre monde de machines communicantes est un désert de la communication réelle. On blablate — on ne passe pas à l'acte. On est enfermé dans son narcissisme. Le déclin des mariages, constaté depuis longtemps, n'est plus du tout compensé par une hausse des liaisons non officielles: 60% des adultes de moins de 35 ans vivent seuls avec leur portable, et les

ordinateurs sont des exemples désolants de machines célibataires.»

FRANCE | GILETS JAUNES : LA FAUTE À L'AUTRE

A la Cour des Grands, comme dans les préaux de récréation, l'accusation est vite lancée. C'est la faute à l'autre. Traduisez : c'est la faute à Poutine. Dès le début du mouvement, les soupçons ont poussé comme champignons après la pluie. « Selon le *Times* et *Bloomberg*, la Russie se trouve derrière des centaines de faux comptes qui cherchent à amplifier la contestation des gilets jaunes sur les réseaux sociaux. Les autorités françaises ont lancé des vérifications. » relève le *Journal du Dimanche* du 6 décembre, qui se donne du sérieux en relayant ses confrères anglo-saxons.

De toute évidence, les gilets jaunes n'ont pas attendu des ordres de l'extérieur pour occuper les ronds-

points hexagonaux. Mais ce qui reste de l'autorité française a raison de s'inquiéter des interférences étrangères dans les destinées de la France, d'où qu'elles viennent. Il y a eu des précédents. On pense à Mai 68, où les Etats-Unis et Israël ont mené le bal, comme le dénonce Charles Saint-Prot dans son livre *Mai 68, la révolution des imbéciles*.

Si Mai 68 a été probablement la première révolution de couleur, la jacquerie jaune qui secoue la France pourrait être le dernier en date de ces mouvements au départ spontanés, mais qui bénéficient des conseils d'ONG désintéressées. Ils s'appuient sur des techniques qui ont eu le temps de se rôder au cours des révolutions orange (Ukraine), verte (Arménie), rose (Géorgie) ou encore pendant celles des tulipes (Kirghizie) et des bulldozers (Serbie).

JMB/21.12.2018

Pain de méninges

FULGURANCES MALAPARTIENNES

- Aux hommes libres il ne reste plus bien longtemps pour rire.
- Il avait commencé à tâter, en lui-même, l'épaisseur de la croûte de la civilisation : et il était effrayé de découvrir à quel point cette croûte était mince.
- C'est bien des années après, pendant la guerre en Finlande, qu'il se trouva devant la forêt. Qu'il se trouva devant l'homme. Jusqu'à ce jour, il n'avait pas encore compris ce qu'est l'homme. De l'homme, il se faisait l'idée que s'en font les gens cultivés et civilisés : qu'il est un être supérieur à l'animal, supérieur à la nature, capable de dominer la nature par la pensée et l'intelligence. Il ne s'était jamais aperçu que l'homme est un fauve.

– Curzio Malaparte, *Le bal au Kremlin*.

Hiver russe (Monastère de Kirjatch, 17 décembre 2018)

